

CHAPITRE XI.

M. L'OFFICIER du palais, qui s'est exercé depuis long-temps à peindre par anticipation les horreurs de l'hiver, dit ici que « le 6 novembre, le ciel se déclare. » (Page 180 [127].) C'est en effet de ce jour fatal, mais seulement de ce jour, que data l'hiver prématuré, qui trompa tous les calculs, et accabla l'armée de tant de maux. Encore trois jours, et elle arrivait intacte à Smolensk, où de nombreux magasins lui eussent fourni les ressources qui lui manquaient, et permis de continuer ses opérations avec une nouvelle vigueur.

L'auteur ajoute : « Trophées, gloire, tous ces biens auxquels nous avons tout sacrifié devenaient à charge. » (Page 186 [131].)

Les Français, dans leur malheur, n'hésitèrent pas à sacrifier de vains trophées; mais ils ne trouvèrent pas leur gloire à charge. Elle put paraître importune à quelques courtisans à épauettes, qui préféraient la poussière de la galerie de Saint-Cloud à celle des camps; jamais elle ne pesa à ceux qui l'avaient véritablement méritée.

CHAPITRE XII.

L'AUTEUR a dit (page 131 [94]) que *Napoléon était obligé de fuir*; (page 166 [117]) « que c'était un spectacle bien nouveau que Napoléon contraint de céder et de fuir; » ici, Napoléon est « honteux de paraître fuir. » (Page 187 [132].)

Certes, l'empereur n'était pas insensible aux désastres de son armée. Toutefois, la honte pouvait-elle couvrir son front, quand cette armée, tout affaiblie qu'elle était, mais forte de sa présence, venait de montrer aux ennemis qu'elle savait encore se faire respecter? M. de Ségur confond le sentiment de la honte avec la douleur d'une grande ame aux prises avec l'adversité.

« Il y trouva (à Dorogobouje) les moulins à bras commandés pour l'expédition. » (Page 187 [132].)

Pendant le séjour à Moskou, Napoléon toujours prévoyant, avait chargé l'artillerie de construire des moulins à bras. Les ouvriers de ce corps en avaient confectionné plusieurs, dont la garde se servit. Ceux dont parle M. de Ségur avaient été demandés par l'intendant-général de l'armée. Leur tardive arrivée est une preuve de l'à-propos des mesures de cette administration.

La nouvelle de l'échauffourée de Mallet qu'une estafette apporte à l'empereur, sert de prétexte aux réflexions sinistres de l'auteur, qui grossit et dénature tous les événements pour en tirer les plus fâcheuses conséquences.

L'aveugle confiance avec laquelle Mallet avait ourdi sa conspiration, la disproportion entre la faiblesse des moyens et l'audace de l'exécution, devaient frapper l'empereur. Mais ce qui avait fait sur lui le plus d'impression, ce n'était pas seulement le peu de prévoyance et le défaut absolu de présence d'esprit et de résolution dans les chefs de la police; c'était la preuve trop évidente que les principes monarchiques, dans leur application à sa dynastie, avaient jeté des racines si peu profondes, que de grands fonctionnaires, à la nouvelle de la mort de l'empereur, oublièrent que, le souverain mort, un autre était là pour lui succéder. C'était aussi la déplorable légèreté avec laquelle, sans attendre ses ordres, on avait fait exécuter plusieurs officiers, que de fausses apparences avaient abusés, et qui, dans le fond de leur cœur, n'avaient pas cru commettre un crime. On entendit, dès les premiers momens, l'empereur exprimer ces sentimens douloureux.

Un aide-de-camp du maréchal Ney vient annoncer à Napoléon que ce maréchal était forcé d'abandonner Dorogobouje, et « qu'il se voyait obligé de reculer précipitamment jusque derrière le Dniéper. » (Page 190 [134].)

Le jour même où l'empereur s'était arrêté à Mikalewska (le 6), le maréchal Ney avait fait prendre position à l'arrière-garde, au delà de l'Osma, près de Gorki. Ce ne fut que le 7, que le général russe Miloradowitch attaqua l'arrière-garde près de cette rivière, et la suivit jusqu'à Dorogobouje. Là, le maréchal Ney tint ferme, et repoussa toutes les attaques de l'ennemi, qui, voyant qu'il ne pouvait réussir à le forcer, fit porter sur sa droite la division du prince Eugène de Wurtemberg; mouvement qui décida le maréchal à abandonner Dorogobouje pour se porter sur l'Ougea. L'ennemi ne l'y suivit qu'avec des cosaques. Miloradowitch, après la vive résistance qu'il avait éprouvée à Dorogobouje, se dirigea à gauche sur la grande armée de

Kutusof. Comment donc le maréchal Ney aurait-il pu mander à l'empereur, par son aide-de-camp, qu'il se retirait *derrière le Dniéper*? Dorogobouje est situé sur la rive gauche de ce fleuve. Ainsi, pour *reculer précipitamment derrière le Dniéper*, le maréchal Ney aurait dû passer sur la rive droite, ce qu'il ne fit pas. Le corps seul du prince Eugène passa sur cette rive. Le Dniéper coupe la route de Dorogobouje à Smolensk, à Soloniewo : le quartier-général de l'empereur fut établi le même jour (7) près de cet endroit. Or, il est faux que, ce jour-là, le corps du maréchal Ney fût arrivé sur ce point. Ainsi que nous l'avons dit, ce maréchal se retira sur l'Ougea. M. de Ségur, au lieu de faire des peintures et de les appuyer de réflexions qui ne tendent qu'à égarer le jugement de ses lecteurs, aurait dû nous donner des détails sur cette affaire et sur la belle résistance que Ney opposa, dans Dorogobouje, aux forces supérieures qui l'attaquaient.

L'aide-de-camp du maréchal Ney est envoyé, dit M. de Ségur, pour informer l'empereur « du désordre dans » lequel étaient tombés les corps qui le précédaient, pour » lui dire qu'après une nuit horrible où la neige, le vent » et la famine avaient chassé des feux la plupart de ses » soldats, l'aurore lui avait amené la tempête, l'en- » nemi, etc., etc. » (Page 190 [134].)

Si la mission de cet aide-de-camp n'avait pas d'autre but que d'instruire l'empereur des désordres de l'armée, et de lui communiquer, à ce sujet, de stériles réflexions, elle était tout au moins inutile, et M. de Ségur pouvait se dispenser de donner ici deux nouvelles pages de discours, et de nous dire « que l'aigle ne protégeait plus, qu'il tuait. » (Page 191 [135].) Napoléon ne connaissait que trop nos désastres; mais si l'officier qui lui était envoyé, se trouvait chargé d'indiquer des moyens d'y remédier, l'auteur n'aurait pas dû les omettre.

Pourquoi ne fait-il pas connaître qu'à Dorogobouje, le général commandant l'artillerie proposa à l'empereur de faire venir de Smolensk des chevaux du train frais à notre rencontre? Napoléon s'empessa d'approuver cette mesure, dont l'exécution fut très-utile. Des ordres avaient également été donnés pour faire venir au-devant de nous des vivres.

« Napoléon sentit qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successivement l'armée partie par partie, en commençant par les extrémités, pour en sauver la tête. » (P. 192 [135].)
 « Pour Ney, il vit qu'il fallait une victime, et qu'il était désigné; il se dévoua, etc. » (Page 193 [136].)

Jamais l'empereur n'a eu l'idée de sacrifier aucune partie de l'armée; il prouvait assez que sa sollicitude s'étendait à chacune d'elle. Le froid, d'ailleurs, tuait aussi bien à la tête qu'aux extrémités. Le prince d'Eckmühl avait commandé l'arrière-garde jusqu'à Viazma. Il fut relevé par le maréchal Ney, qui ne se considéra pas comme *victime désignée*, parce qu'il était chargé du soin de protéger la marche. Cette réflexion pourrait être considérée comme une insulte faite à la mémoire de ce maréchal. Il fallait bien que quelqu'un commandât l'arrière-garde; et, certes, personne ne convenait mieux à ce commandement que le maréchal Ney. Ces assertions tombent à faux, d'autant plus que depuis Dorogobouje, l'arrière-garde n'était suivie que par des cosaques, et non par de l'infanterie ennemie.

« Toutefois les Russes s'avançaient à la faveur d'un bois » et de nos voitures abandonnées; de là ils fusillaient les soldats de Ney. La moitié de ceux-ci, dont les armes glacées gèlent les mains engourdies, se décourage; ils lâchent prise, s'autorisant de leur faiblesse de la veille, » fuyant parce qu'ils avaient fui, etc. » (Page 193 [136].)

Ces réflexions sont d'autant plus déplacées qu'il n'y avait

plus, ainsi que nous l'avons dit, d'infanterie russe sur cette route. Si l'auteur avait été une seule fois à l'arrière-garde, il aurait vu que les cosaques fuyaient devant quelques hommes armés, et n'attaquaient que les domestiques et les hommes sans armes. Le maréchal Ney même s'amusa souvent à retarder la marche de cette cavalerie légère, en faisant placer en travers de la route un caisson auquel on mettait une longue mèche allumée. Les cosaques, voyant de la fumée sortir du caisson, n'osaient s'en approcher qu'il n'eût fait explosion; ce qui tardait assez long-temps. Où l'auteur a-t-il vu les troupes chercher des prétextes pour *fuir*? Elles pouvaient être exténuées par les fatigues et le froid; mais pusillanimes, jamais. Leur constance a autant illustré cette retraite, que leur valeur intrépide a immortalisé nos glorieuses campagnes.

La pensée, « le maréchal Ney exposait sa vie en soldat, » comme lorsqu'il n'était ni époux, ni père, ni riche, ni puissant et considéré, enfin, comme s'il avait encore tout à gagner, quand il avait tout à perdre » (p. 193 [136]), n'a jamais approché du cœur de ce maréchal. Dans aucune occasion, aux champs de Fleurus, comme dans ceux de la Moskowa, de pareilles considérations n'ont fait hésiter Ney à se placer toujours au milieu du danger. Dans ces ames privilégiées, *tout est à perdre*, quand l'honneur est compromis; *tout est à gagner*, quand il s'agit d'acquérir une nouvelle gloire.

M. de Ségur dit que « ses généraux et ses colonels, » parmi lesquels lui-même remarqua Fezenzac, le secondèrent vigoureusement » (page 194 [136]), en l'aidant à se défendre dans une maison palissadée. Si M. de Ségur voulait citer le colonel Fezenzac, il pouvait trouver une meilleure occasion que celle d'une misérable attaque de cosaques, repoussée par quelques coups de fusil.

Au reste, dans ce chapitre, l'esprit se repose un moment,

consolé des injustices et de la désapprobation qui frappent l'armée française et ses chefs, en voyant qu'un de ses plus illustres généraux a trouvé grace devant M. l'officier du palais, et qu'il loue sans restriction son héroïsme.

CHAPITRE XIII.

LE désastre qu'éprouva l'armée d'Italie au passage du Wop, torrent qui n'était qu'un ruisseau à son premier passage, et qu'elle retrouva une rivière (page 195 [138]), est décrit avec de vives couleurs. Il est retracé avec cette surabondance de détails déchirans, qui caractérise la manière de notre écrivain; mais on y voit peu d'éloges du courage et de la constance de malheureuses troupes, qui, réduites à compter pour rien les efforts de l'ennemi, luttèrent avec opiniâtreté contre les obstacles sans cesse renaissans, que leur opposaient un ciel meurtrier et une terre couverte de glace.

« Les cosaques dépouillèrent les prisonniers qu'ils firent, » les réunirent ensuite en troupeaux, puis les faisaient marcher nus sur la neige, à grands coups du bois de leurs lances. » (Page 198 [140].)

Ces cruautés exercées sur nos malheureux prisonniers, rapprochées de celles que l'auteur rapporte, page 183 [129], où il dit, « qu'ils ne rencontrent que des cosaques et une population armée qui les entourent, les blessent, les dépouillent, et les laissent, avec des rires féroces, expirer tout nus sur la neige, etc., » démentent l'éloge qu'il a fait ailleurs de la magnanimité des Russes. Nous sommes loin de croire que ce fut par l'ordre des généraux ou des autorités que ces atrocités furent commises; mais pourquoi les a-t-on tolérées? Comment M. de Ségur peut-il con-

« cilier de pareilles barbaries avec cette assertion, « qu'eux » seuls ont connu la vraie gloire, et que leur renommée » est restée grande et pure? » (Page 75 [52].)

« Les généraux repoussaient inutilement nos soldats; ils » se laissaient frapper sans se plaindre, etc. » (Page 199 [140, 141].)

Les généraux donnaient l'exemple des privations à leurs soldats, et ne les *frappaient* point. Quoi qu'en dise notre historien, ils eussent rougi de s'enfermer dans les maisons et d'en défendre l'accès, quand les troupes bivouaquaient sur la neige. S'il existait des égoïstes insensibles à ce point aux maux de leurs camarades, ce ne pouvait être parmi ceux qui avaient des commandemens dans l'armée.

« Il y eut un instant où cette malheureuse armée ne fut » plus qu'une foule informe, une vile cohue qui tourbil- » lonnait sur elle-même. » (Page 200 [141].)

Jamais l'armée du prince Eugène n'a été dans l'état de désorganisation dont parle l'auteur. Elle prouva bientôt à Krasnoi qu'elle n'était pas *une vile cohue!!!... ni une foule informe!!!...* La division Broussier, qui formait l'arrière-garde, avait encore avec elle ses deux batteries d'artillerie organisées.

« Le prince Eugène réussit cependant à sauver son ar- » rière-garde. C'était en revenant avec elle sur Smolensk, » que ses traîneurs avaient été culbutés sur les soldats de » Ney. » (Page 201 [142].)

Lorsque la tête du quatrième corps atteignait Smolensk, le prince Eugène laissa en position la division Broussier avec la cavalerie bavaroise, pour arrêter les cosaques. Cette division ne courut aucun danger; les cosaques se gardèrent bien de l'attaquer sérieusement. Quant à ce que dit notre écrivain, des traîneurs *qui furent culbutés sur les soldats de Ney*, ce fait est impossible. La route de Doukhowtchina à Smolensk, que suivait le prince Eugène, débouchait

à Smolensk, en arrière de la position qu'occupait le maréchal Ney sur la route de Dorogobouje. Ainsi, les traîneurs d'Eugène ne pouvaient pas tomber sur les soldats du maréchal Ney, qui les couvraient dans cette direction.

« Le colonel du quatrième régiment, le jeune Fezenzac, » sut ranimer ces hommes à demi perclus de froid. » (Page 201 [142].)

Cet officier n'eut probablement pas besoin d'employer beaucoup d'éloquence, pour décider les soldats du brave quatrième à marcher contre les cosaques; car, comme nous sommes forcés de le répéter, cette route ne fut suivie que par de la cavalerie légère ennemie. La circonstance n'était pas d'une solennité telle que l'on eût à y remarquer la « supériorité des sentimens de l'ame sur les sensations du » corps. » (Page 202 [142].) Cette supériorité de sentimens est, au reste, le partage de tous ceux qui pensent et agissent noblement, sans distinction de rang. C'est sans doute par mégarde que ce lieu commun de morale a trouvé place ici.

CHAPITRE XIV.

M. LE maréchal-des-logis, après avoir fait un tableau déchirant du désordre qui régnait parmi des soldats sans armes, que le gouverneur de Smolensk ne veut pas recevoir dans cette ville avant l'entrée des corps organisés, dit qu'à l'arrivée de la garde « ils la maudirent. Seraient-ils donc » sans cesse sacrifiés à cette classe privilégiée, à cette vaine » parure qu'on ne voyait plus la première qu'aux revues, » aux fêtes, et sur-tout aux distributions? » (P. 204 [145].)

S'il était encore besoin de prouver que M. l'officier du palais n'a rien compris aux armées, à côté desquelles il a quelquefois marché, que pourrait-on désirer de mieux que l'opinion qu'il prête aux traîneurs sur la garde impériale? Quoi! cette garde fameuse, qui souvent, à elle seule, composait une armée; dont la seule présence, dans les plus grandes batailles, assurait la victoire; dont l'effort, quand il fut nécessaire, ne la laissa jamais douteuse jusqu'à la dernière catastrophe, où elle aima mieux mourir que de se rendre, était, suivant lui, *une vaine parure!* un hochet que Napoléon promenait d'un bout de l'Europe à l'autre! Notre historien aurait bien dû faire connaître à quelles revues, à quelles fêtes elle prit part depuis la sortie de Moskou. Cette classe, privilégiée seulement par son courage et sa discipline, était le cœur, la vie même de l'armée. Quoi de plus naturel que de tout faire pour la conserver?

Dans la description que fait l'auteur, du désordre de nos troupes à Smolensk, on n'aperçoit qu'une critique de l'administration. « Napoléon comptait sur quinze jours de vivres » et de fourrages pour une armée de cent mille hommes; » il ne s'en trouvait pas la moitié en farine, riz et eau-de-vie : la viande manquait. » (Page 208 [147].)

L'empereur devait compter sur de grandes ressources à Smolensk, puisque, dès son départ de cette ville pour Moskou (le 24 août), il avait donné tous les ordres nécessaires pour qu'elles fussent assurées. Il témoigna un vif mécontentement de leur non-exécution. « Le munitionnaire n'obtint » la vie, suivant M. de Ségur, qu'en se traînant long-temps » sur ses genoux. Peut-être les raisons qu'il donna, firent-elles plus pour lui que ses supplications. » (P. 208 [147].)

Notre écrivain veut parler d'un chef du service des *vivres-viandes*, qui, d'après ses états de comptabilité, était censé avoir envoyé à notre rencontre près d'un millier de bœufs, tandis qu'en réalité, il n'avait rien envoyé. Le rapport fait à l'empereur à ce sujet, apprit que cet homme avait vendu ces bestiaux à des juifs, qui les avaient conduits aux Russes, et Napoléon ordonna qu'il fût traduit devant une commission militaire. Certes, ce ne furent ni *ses raisons* ni *ses supplications*, qui le sauvèrent. L'auteur n'alléguerait pas tant de raisons pour excuser ce fournisseur infidèle, s'il avait connu ces détails.

Depuis près de trois mois que l'empereur avait quitté Smolensk, il avait été bien facile d'y réunir des vivres, tirés tant des immenses magasins préparés en arrière, que des ressources que fournissait le pays. La Lithuanie n'avait point été ravagée; elle était bien disposée pour nous; et aucun corps ennemi n'y était resté. A son départ de Moskou, Napoléon avait donc tout lieu de compter qu'il trouverait des approvisionnements considérables à Smolensk : MM. Daru et Mathieu Dumas avaient la même opinion.

« Au reste, il s'emportait par besoin; il ne s'était point fait illusion sur ce dénuement. » (Page 210 [149].)

L'empereur, en voyant son armée manquer de vivres, par la non-exécution de ses ordres, dut exprimer avec amertume son mécontentement. Il ne s'emporta pas par besoin; il oublia de punir.

« Le génie de Napoléon, en voulant s'élever au-dessus du temps, du climat et des distances, s'était comme perdu dans l'espace. » (Page 210 [149].)

Comment concilier cette opinion avec celle que l'on trouve page 12 [10] du 1^{er} volume : « Admettant même que la rapidité de son expédition ait été téméraire, le succès l'aurait vraisemblablement couronnée, si l'affaiblissement précoce de sa santé eût laissé aux forces physiques de ce grand homme toute la vigueur qu'avait conservée son esprit; » avec celle qu'on lit page 77 [58] : « Cette entreprise était indispensable à l'achèvement d'un grand dessein presque accompli; son but n'était point hors de portée, les moyens pour l'atteindre étaient suffisants... »

Il avait tout mis « au hasard d'un premier mouvement d'Alexandre. » (Page 210 [149].) Nous avons déjà repoussé cette accusation de légèreté et d'inconséquence, dont l'auteur poursuit la mémoire de Napoléon. Il avait marché sur Smolensk et Moskou, pour battre l'armée russe, et forcer Alexandre à la paix.

« C'était, ajoute l'auteur, toujours le même homme de l'Égypte, de Marengo, d'Ulm, d'Esslingen. » (Page 211 [149].) Combien de fois n'a-t-il pas cherché à prouver, dans le cours de son livre, par des raisonnemens ou par des faits dénaturés, et souvent faux, que Napoléon n'était plus que « l'ombre de lui-même; que l'âge (quarante-trois ans) l'avait appesanti, etc., etc. ? » Enfin, n'a-t-il pas dit (page 125 [89]) : « Qu'étaient devenus ces mouvemens rapides et décisifs de Marengo, d'Ulm et d'Eckmühl ? »

« C'était Fernand Cortez : c'était le Macédonien brûlant ses vaisseaux, et sur-tout voulant, malgré ses soldats, s'enfoncer encore dans l'Asie inconnue. » (P. 211 [149].)

Cette comparaison est difficile à expliquer. Indépendamment de la résolution qu'une telle détermination suppose dans un homme qui en est privé, « qui n'a plus cette décision vive, mobile, rapide comme les circonstances » (page 94 [66]), quelle similitude y a-t-il entre la situation de Napoléon et celle du conquérant de l'Asie ? Si, après le passage du Niémen, il eût rompu sa ligne de communication, et abandonné ses derrières, pour montrer à son armée qu'elle devait se suffire à elle-même, le rapprochement aurait quelque fondement. Qu'est-ce d'ailleurs que le *Macédonien brûlant ses vaisseaux* ? Jamais Alexandre n'a brûlé ses vaisseaux. Lorsque, après la conquête de presque toute l'Asie-Mineure, il quitta les bords de la mer, et partit de Milet pour continuer son expédition, sa flotte lui devenant inutile, il la renvoya, et l'employa à soumettre le Pont et les contrées voisines. Mais comment s'étonner que M. de Ségur ignore l'histoire d'Alexandre, quand il connaît si mal celle des campagnes de Napoléon ? Où a-t-il vu qu'en Égypte, comme à Marengo, comme à Ulm, comme à Esslingen, ce grand capitaine a tout donné au hasard ? Avant de parler de si belles combinaisons militaires, le maréchal-des-logis du palais aurait dû se donner la peine d'en lire les relations et de les étudier.

L'*Histoire de la grande-armée* n'est que l'amplification d'un rhéteur, dont l'imagination vague et mélancolique se complait à tracer des tableaux où les couleurs sont presque toujours fausses. Les faits ne sont jamais abordés franchement; les réflexions sont alambiquées ou contradictoires. Enfin, ce qui manque le plus dans l'*Histoire de la grande-armée*, c'est la vérité historique.